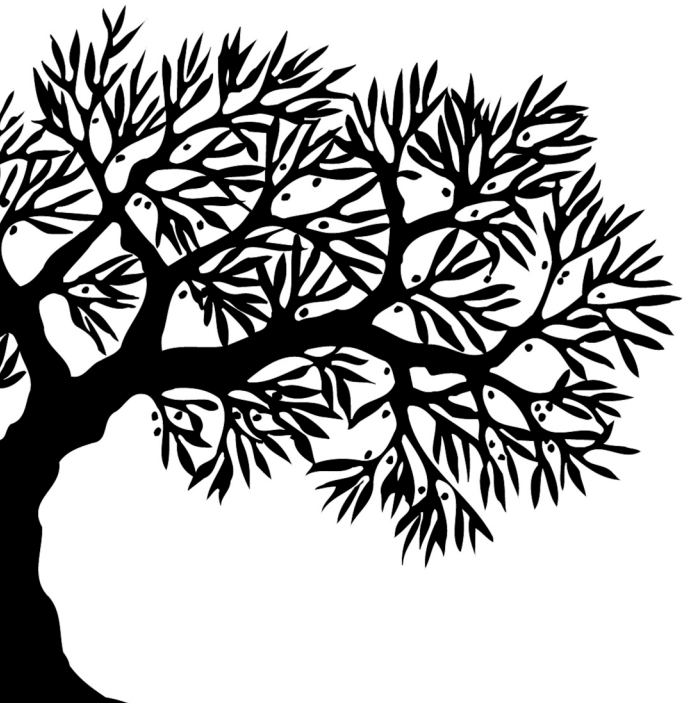


Plus jamais

Megan Nolan



Éditions de l'Olivier

Plus jamais

MEGAN NOLAN

Plus jamais

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Madeleine Nasalik

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Jonathan Cape en 2021,
sous le titre : *Acts of Desperation*.

ISBN : 978.2.8236.1942.3

© Megan Nolan, 2021.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2023.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Sue, ma mère, et Jim, mon père

Et as-tu reçu ce que
tu voulais de cette vie, malgré cela ?
Oui.
Et que voulais-tu ?
Me dire bien-aimé, me sentir
bien-aimé sur la Terre.

Raymond Carver, « Dernier fragment »

Une enfant de dix-sept ans internée en clinique psychiatrique m'a dit qu'elle était terrifiée parce qu'elle avait en elle la bombe atomique.

R.D. Laing, *Le Moi divisé*

Avril 2012
Dublin

1

La première fois que j'ai posé les yeux sur lui, j'ai éprouvé une terrible pitié.

Je balayais la galerie d'un regard panoramique, j'avais soif et je cherchais le bar, et tout a commencé à cet instant.

Il se tenait à côté d'une sculpture grotesque. Un machin rose qui évoquait vaguement une oreille humaine en pleine mutation.

Lui discutait et, dans le feu de la conversation, montrait la sculpture avec de grands moulinets des bras. C'est là que je me suis rendu compte que je l'avais déjà croisé.

Je m'étais retrouvée assise face à lui une fois, à la bibliothèque Rathmines, et ce qui m'avait frappée, ce jour-là comme ce soir, c'était sa beauté : de ma vie je n'avais vu d'homme aussi beau. Nous avions échangé un long regard.

À l'époque je fréquentais quelqu'un d'autre et jamais, même durant mes périodes de célibat, je n'avais abordé d'inconnu, pas de cette manière-là. Après coup j'avais repensé à lui et j'étais arrivée à la conclusion qu'il était sans doute

de passage. Ce n'était pas l'allure, ni le physique, d'une personne qui résidait à Dublin ni où que ce soit en Irlande, j'en étais convaincue. J'avais du mal à croire qu'un homme tellement gâté par la nature évolue parmi nous.

Et voilà qu'il se tenait à trois mètres de moi à peine et, une nouvelle fois, je l'ai étreint du regard.

Ciaran avait ce blond duveteux du poupon qui vient de quitter le stade du nourrisson, un blond qui tirait sur le châtain.

De grands yeux gris, un nez aquilin et une bouche de chérubin, à l'ourlé parfait, qui imprimait une marque nette comme au fer rouge. Cette bouche était d'un rose extravagant et un peu crispée, agacée, aurait-on dit, ou au bord de l'éclat de rire. Très grand, il se tenait mal, sa posture suggérant qu'il avait subi une poussée de croissance à un jeune âge et tout fait pour le dissimuler.

Ses mains élégantes étaient disproportionnées par rapport au reste du corps, même lorsqu'on prenait en compte l'envergure des membres auxquels elles étaient attachées. Son ossature donnait par j'ignore quel miracle une impression de fragilité. Ses traits étaient eux aussi agréables à l'œil, mais c'était d'abord la structure de son visage qui prenait de court. L'angle auquel saillaient ses pommettes, injectant de la cruauté dans son regard, ses longs doigts qui s'agrippaient au vide quand il parlait, comme s'il décorait l'air autour de lui.

Ciaran ne se résumait pas à sa beauté hors du commun, non, il émanait de lui, de son corps, un calme extrême. Une sérénité qui sous-tendait chacun de ses gestes, chacun

de ses regards, chacun de ses rires. Il ne réclamait rien de son environnement.

Dans ce genre d'endroit, où l'on se retrouve au contact d'œuvres d'art, où votre interlocuteur cherche constamment un commissaire d'exposition par-dessus votre épaule, il offrait un spectacle singulier. Même s'il ne paraissait pas heureux outre mesure, il semblait pleinement accompli, cela sautait aux yeux, comme s'il contenait en lui-même son propre univers.

2

Est-il possible d'aimer une personne sans la connaître, via l'image qu'on a d'elle ?

Comment décrire ce qui m'est arrivé sans recourir au mot « amour » ?

J'étais là, dans cette galerie, en proie à une attirance sexuelle (dont j'avais conscience, confusément, à la façon d'un bruit de fond) qui s'accompagnait d'un sentiment que je qualifierais, faute de mieux, de pitié tragique et préoccupante.

Loin de moi l'intention de me présenter comme supérieure à lui. Tout le temps ou presque que durerait notre couple, je reconnaîtrais en Ciaran sa suprématie en toutes choses, les points essentiels aussi bien que les superficiels.

Quand j'évoque la pitié, j'essaie de dire qu'au premier regard que j'ai posé sur lui j'ai été gagnée par une tendresse profonde à l'égard de sa condition : de son humanité. À cet instant l'affection et le chagrin que j'éprouve au fond de moi pour mes contemporains se sont exacerbés avant d'atteindre un degré tel que je me suis sentie suffoquer.

Même maintenant, même avec le recul, il éveille toujours cette émotion en moi.

Ciaran n'était pas le premier beau mec avec qui je couchais, ni le premier pour lequel j'ai nourri une obsession, mais c'est le premier que j'ai vénéré. De son corps j'allais faire un autel, déposer à ses pieds ma propre chair palpitante et me consacrer entièrement à la sienne. Un objet de plaisir total, de beauté totale.

Il ne m'a pas échappé, croyez-moi, que je le déshumanise, que je le chosifie. Il ne m'a pas échappé que moi, une femme, j'emploie ces mots-là pour parler du corps masculin. Qu'est-ce que j'en sais, du corps masculin – d'ailleurs, y en a-t-il un seul qui mériterait un surplus d'éloges, un seul qui en aurait besoin ?

Que doit-on éprouver quand on est une personne à la fois belle et invisible chaque fois qu'on choisit de l'être ? Quand on est un bel homme ?

3

Nos regards se sont croisés, Ciaran a esquissé un sourire puis écarquillé les yeux – il se remémorait notre rencontre précédente, du moins l'espérais-je. J'ai foncé droit sur lui et il a arrêté de parler avant de se tourner vers moi.

« Ah, c'est toi, m'a-t-il dit, comme si nous nous étions donné rendez-vous.

– En chair et en os », ai-je répondu bêtement, et j'ai rougi de honte lorsque j'ai entendu ma voix, qui donnait l'impression d'appartenir à une autre. Un accent irlandais à couper au couteau, un timbre saturé d'une jovialité affectée. Ciaran avait, lui, un accent que je n'arrivais pas à situer.

« Tu t'appelles comment ? ai-je demandé.

– Ciaran, a-t-il répondu, puis il a ajouté, comme s'il avait lu dans mes pensées : Même s'il n'y a que mon père qui est irlandais – je viens du Danemark. »

Alors j'ai plongé mes yeux dans les siens et ma honte a été étouffée par le plaisir que j'ai senti circuler entre lui et moi.

Nous avons échangé un sourire timide.

« Qu'est-ce que tu penses de l'expo ? » a-t-il voulu savoir.

J'ai tâché d'être aussi incisive et nonchalante que possible dans ma réponse :

« Oh, eh bien, ce n'est qu'un amoncellement d'objets entre quatre murs, pas vrai ? Ça ne représente pas grand-chose pour moi. Ce qui m'intéresse, c'est le bar. »

Il n'a pas saisi la perche, qui offrait un prétexte pour quitter la galerie et nous rendre dans un lieu où je me sentirais plus à l'aise.

« Tu ne penses pas que c'est notre boulot d'essayer de comprendre : pourquoi ces objets, précisément, entre ces murs ? » a-t-il rétorqué.

J'ai passé sa question au crible, afin d'y détecter une éventuelle moquerie, mais il me donnait l'impression de l'avoir posée de bonne foi.

« J'avoue qu'avec l'art, je ne me sens jamais en terrain connu. Il y a d'autres domaines où j'ai un certain bagage qui me sert de socle pour en discuter. Là, je pourrais dire absolument n'importe quoi. Je n'ai aucun cadre de référence. »

Il m'a adressé un nouveau sourire. J'ai distingué alors quelque chose de sexuel, clairement, une exultation malveillante, ou pas loin, au fond de ses yeux.

« C'est justement ce qui me plaît le plus dans l'art, a-t-il dit.

– On va prendre un verre au buffet ?

– Je ne reste pas, et ils ont été dévalisés de toute façon – tiens, prends le mien. »

Il m'a donné sa bière, à laquelle il avait à peine touché, et il a ramassé son sac à dos.

« Ça te tenterait qu'on aille se promener ensemble demain ? » a-t-il lancé.

Prenant mon regard hébété pour un oui, il a noté son numéro de téléphone sur une serviette qu'il m'a tendue.

« Bien », a-t-il lâché, et il est parti.

4

À l'époque j'habitais un meublé en rez-de-chaussée dans le quartier de Ranelagh, je laissais la fenêtre ouverte la nuit pour pouvoir l'escalader et rentrer chez moi quand il m'arrivait de perdre mes clefs, et cela m'arrivait souvent. Le soir de mon emménagement, je me suis assise sur mon lit après avoir défait les cartons et j'ai promené mon regard sur des babioles d'un autre temps, tout un bric-à-brac. Des dessins et des petits mots laissés par des ex et des amis, des cartes postales, des photos, des figurines en porcelaine, des cendriers sans âge. J'avais besoin de ces bricoles, je leur trouvais une place dès que je déménageais, mais une fois installée seule elles m'ont paru ridicules. Elles me faisaient penser à des accessoires utilisés dans une pièce de théâtre affligeante de nullité, qui essayaient de faire jaillir une personnalité du vide sidéral.

Durant cette période un dédoublement s'est opéré en moi, atteignant des sommets d'absurdité inédits.

Il y avait d'un côté ma vie publique, celle où j'avais un travail, où je sortais danser et boire des coups, où je débordais

d'humour et d'énergie ; une vie où je reluquais des types dans les bars et où il m'arrivait de finir la nuit avec l'un d'eux ; une vie où je racontais à qui voulait l'entendre que j'adorais être célibataire, et on me croyait parce qu'on me voyait heureuse.

Heureuse, je l'étais réellement lorsque j'en donnais l'illusion. Je suis incapable de maquiller mes émotions, simplement elles sont dépourvues de cohérence, elles varient d'une heure sur l'autre.

À l'opposé, il y avait la vie passée entre les murs de mon appartement, où je m'infligeais toutes sortes de tortures dans l'espoir d'accéder à la soumission et à l'inertie. Solitude et épanouissement n'allaient pas de pair pour moi et, comme je savais que cela trahissait ma faiblesse, je me contraignais à endurer cette solitude aussi longtemps que j'arrivais à tenir avant de craquer, même si je pensais parfois que j'allais sombrer dans la folie.

En compagnie d'autres personnes, j'avais la sensation de m'accomplir. C'est pour cette raison que je voulais tomber amoureuse. Quand on s'éprend de quelqu'un, il n'est pas nécessaire de se trouver en présence, physiquement, minute après minute, de l'être aimé pour atteindre cette plénitude. L'amour par nature alimente et accorde de la valeur à ces moments sans intérêt qu'autrement on gâcherait à tâcher de faire figure humaine, à tourner en rond dans un meublé de merde, à tuer le temps jusqu'à 19 heures, l'heure de déboucher une bouteille.

Tomber amoureux, cela vous donne accès à une sorte

de grâce. Un ami m'a raconté un jour qu'il s'imagine que son père, ou alors Dieu, garde constamment l'œil sur lui pendant qu'il travaille, ce qui l'empêche de bayer aux corneilles. Tomber amoureux fonctionne pour moi selon le même principe, il s'agit d'un bouclier, d'un objectif qu'on vise et qui dépasse tous les autres, une promesse qui engage en dehors de notre propre personne.

Le soir où j'ai rencontré Ciaran, je me suis mis la mine du siècle. Les cuites, je les rangeais dans deux catégories. Il y avait d'abord la cuite en solo, résultant du désir non pas de finir soûle mais de chasser le cafard. Un processus lent, un verre de vin toutes les demi-heures, peut-être, rien d'excessif, jamais moins d'une bouteille néanmoins, et caractérisé par des séances d'autoflagellation qui me faisaient monter les larmes et viraient parfois à la violence.

La seconde catégorie, qui tenait beaucoup plus de la démesure, se distinguait par une bonne humeur débridée, à deux doigts de l'hystérie collective ; alors je dépensais à tour de bras un argent que je n'avais pas parce que – ces soirs-là encore plus que d'habitude – le temps au-delà du présent n'avait pas la moindre réalité, et le présent nous dictait ses besoins impérieux.

Sur le moment les excès de ces soirées ne me plombaient pas, quoi de plus naturel quand on est jeune et qu'on n'a aucune responsabilité, aucun ancrage. Nous les sentions arriver à dix kilomètres, un vent facétieux balayait la salle à l'instant où nous attaquions le premier verre. Nous buvions, jouissant par anticipation, goulûment, du relâchement et de

la folie qui iraient crescendo. À l'époque certaines choses se faisaient désirer, des choses que, selon toute logique, nous aurions déjà dû posséder.

Il m'arrivait au cours de ces soirées de lier connaissance avec des gens au profil différent du mien, nés avec une cuillère d'argent dans la bouche et qui occupaient des appartements payés sans ciller par papa-maman alors que nous autres recevions pour notre anniversaire des bracelets à breloques et des bons-cadeaux à utiliser en librairie. L'un d'eux, un dénommé Rogers, un type pas très grand au physique nerveux, qu'on aurait cru sorti de *Retour à Brideshead* avec sa grande houppe blonde qui frémissait à la verticale de son visage de porcelaine, avait lâché ses études à peu près à la même période que moi. En retombant par hasard sur lui quelques mois plus tard, je lui ai demandé où il en était. Quelle stupéfaction d'apprendre qu'il occupait un poste intermédiaire dans une grosse boîte de com, vu qu'il avait dix-neuf ans, comme moi, et aucun diplôme en poche. Moi, j'enchaînais encore les petits boulots de vendeuse et de serveuse payés au lance-pierre.

Lorsque je lui ai demandé, innocemment, comment il avait décroché un job pareil, il avait agrémenté sa réponse d'un clin d'œil : « Le nom de Rogers pèse lourd dans cette ville ! » La formule, répugnante en soi, a pris une tournure carrément comique lorsqu'une connaissance commune m'a révélé que la boîte de com en question appartenait en réalité à ses parents. *Le nom de Rogers pèse lourd dans la famille Rogers*, me suis-je dit à part moi, pleine d'une

rancœur que je remâchais chaque fois que mon chemin recroisait le sien.

J'avais l'alcool joyeux, comme la plupart de mes amis, ce par quoi je veux dire que j'aimais boire, que je tenais bien l'alcool et ne l'avais pas mauvais.

Les gueules de bois me gâchaient la vie. Pas un matin sans nausées dont l'intensité variait d'un jour sur l'autre, doublées d'une migraine carabinée peut-être deux fois par semaine. Les lendemains de beuverie particulièrement pénibles, je restais recroquevillée au fond de mon lit et je faisais défiler le contenu de mon téléphone sans plaisir ni but précis, me réfugiant dans la répétition du geste, et je ratais ainsi des journées entières. Vers 16 heures je risquais un coup d'œil sur le soleil à travers le rideau et j'estimais plus prudent de ne pas sortir avant la tombée de la nuit. Paralysée par l'angoisse.

Un jour j'ai répondu à un test qui permettait d'évaluer sa dépendance à l'alcool. La dernière question figurait dans la partie qui se proposait d'identifier les « ivrognes incurables à l'article de la mort » : « Vous réveillez-vous souvent en proie à une terreur épouvantable après une soirée trop arrosée ? » Et sur le moment j'ai pensé : *Terreur épouvantable, pile les mots que j'aurais employés*.

Une terreur épouvantable. Cela traduisait bien cette peur primale, pour ainsi dire, qui s'emparait de moi au réveil. Elle me rappelait certains films, ces portraits de femmes âgées qui vacillaient au bord de la démence, veuves, ayant tout oublié de l'endroit où elles vivaient ; une détresse et une confusion

absolues mais dérisoires. Pas un jour sans que je me réveille en proie à une terreur épouvantable.

À l'apogée de son ivrognerie, William Faulkner était parti à New York rendre visite à des amis et voir quelques pièces de théâtre. Au bout de dix jours de beuveries, il s'est volatilisé. Un de ses amis a fait un crochet par son hôtel pour prendre de ses nouvelles, il a cogné à la porte, hurlé son nom et, en désespoir de cause, exigé que les employés lui ouvrent. Déboulant dans la chambre, ils ont trouvé Faulkner gémissant, inconscient ou tout comme, affalé sur le sol de la salle de bains.

Dans l'air flottait une odeur fétide et inhabituelle. Les fenêtres étaient restées grandes ouvertes alors qu'il faisait un froid de canard. Au cours de la nuit, Faulkner s'était levé pour aller vomir et, s'effondrant contre un radiateur, il avait perdu connaissance. Sonné, il n'avait pas senti le tuyau lui griller gentiment le dos durant de longues heures. Le temps qu'on le découvre gisant par terre, il s'était brûlé au troisième degré.

L'hôpital avait appelé son médecin personnel, le Dr Joe, qui lui avait demandé :

« Pourquoi vous faites ça ? »

La légende prétend que Faulkner avait rétorqué, le menton levé dans une attitude de défi :

« Parce que j'aime bien ! »

Bennett, son éditeur, s'était lui aussi rendu au chevet de l'écrivain.

« Bill, a-t-il commencé – et je l'imagine la tête baissée,

étudiant ses mains et hochant doucement la tête, incapable de regarder son ami dans les yeux –, qu'est-ce qui t'a pris ? Pendant tes vacances ? »

Là-dessus Faulkner s'était braqué, il s'était redressé de toute sa hauteur dans le lit.

« Bennett, c'étaient mes vacances, après tout. »

Pourquoi vous faites ça ? Parce que j'aime bien.

Autrement dit : ce n'est pas que j'y prenne plaisir, mais c'est le choix que je fais.

Vraiment ce que je fais je ne le comprends pas : car je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais. Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps qui me voue à la mort ?

Romains, 7:15-25

Le soir où j'ai rencontré Ciaran j'ai bu jusqu'à en vomir et des vaisseaux sanguins ont éclaté au niveau de mes paupières, que j'ai tracés d'un index délicat à la surface du miroir, consciente qu'ils marquaient le début de quelque chose.

5

Des événements objectivement pires que ce que j'allais vivre avec Ciaran s'étaient produits à mon entrée dans l'âge adulte, les cases sordides que coche la femme blessée. Je ne peux pas lever trop tôt le voile dessus parce que leur simple évocation suffit à déclencher l'indifférence du lecteur éclairé. La souffrance féminine n'a pas grande valeur et elle est exploitée par des spécimens malhonnêtes qui la déprécient dans leur quête effrénée d'attention – et quémander l'attention d'autrui, c'est sans doute le péché le plus capital que commet notre sexe.

La souffrance que j'avais endurée avant de rencontrer Ciaran, je l'avais subie comme une enfant. Je ne dis pas que c'était une souffrance anodine, au contraire, et je ne dis pas non plus qu'elle échappait à ma compréhension, car je la comprenais. Avant Ciaran, je considérais encore la souffrance comme porteuse de sens. Je me figurais que même les plus inexplicables tragédies recelaient un dessein qu'il me restait à découvrir.

Dans mon esprit je rangeais d'un côté les gens chanceux et de l'autre ceux qui avaient la poisse, et moi j'appartenais à la première catégorie. Même au fond du trou, j'en restais convaincue. Mon désarroi semblait s'expliquer par une certaine lucidité, j'avais conscience que je n'étais pas digne de ce que je voyais comme ma bonne étoile.

Je ne fonctionnais pas au premier degré, et je n'étais pas non plus portée sur la religion, pas au point de dire « Rien n'arrive par hasard » ou « Dieu ne nous inflige que ce que nous sommes capables de supporter », mais au fond c'était le sentiment que j'avais. Le sentiment que chaque vie humaine renferme un récit et un destin. Le sentiment que la malchance, quel que soit son degré, finirait infailliblement par nous guider vers notre propre conclusion, taillée sur mesure et inévitable.

Dans ma réflexion, le moindre de mes actes me conduirait à l'endroit qui m'était assigné et cet endroit, mentalement, c'était être amoureuse.

À l'amour, la grande consolation, il ne faudrait qu'une seule impulsion pour incendier les champs de ma vie sans rien laisser dans son sillage. Je l'envisageais comme une force qui nous mettait tous sur un pied d'égalité, dont la seule présence me purgerait et me hisserait à sa hauteur. La religion avait été éliminée de ma vie depuis l'enfance et j'avais cultivé à sa place une grande foi en l'amour.

Oh, vous pouvez garder vos moqueries, parce que je suis une femme qui vous parle à cœur ouvert. J'entends ce que je dis.

6

Le matin je lui ai envoyé un texto et nous nous sommes donné rendez-vous à 14 heures devant le muséum d'Histoire naturelle. Je me suis douchée sous un jet quasi bouillant et j'ai craché du sang au fond du lavabo quand je me suis lavé les dents. Je tenais une bonne gueule de bois, sans être vraiment malade, et je me trouvais dans cette zone exquise qui précède le retour à la sobriété complète. Il y avait de quoi se réjouir. Ce n'est pas une partie de plaisir de traverser la vie le crâne pris dans un étau, mais sobre non plus. Le cerveau en vrac, la léthargie, tout cela peut aider à voir le bout d'une journée en faisant abstraction de pas mal de choses ; accaparé comme on l'est par toute une gamme de douleurs, la gorge sèche, nos autres soucis sont relégués à l'arrière-plan.

Je n'avais rien avalé depuis midi la veille et je me suis sentie fébrile tandis que je marchais dans la rue. J'ai essayé de me rappeler les traits de son visage et je me suis rendu compte que mes sentiments étaient si extrêmes qu'ils m'en empêchaient. J'étais en mesure de ressusciter des éléments

pris isolément mais, au moment de les assembler, ils formaient une masse en suspension, brouillonne et fragmentée. J'ai éclaté d'un rire nerveux et secoué la tête, attendrie par mes propres réactions. Je m'aime quand je suis amoureuse. Je trouve mes sentiments d'une humanité fascinante et, pour une fois, je comprends la façon dont je fonctionne.

À mon arrivée il déambulait sur la pelouse, étudiant les arbustes taillés en silhouettes d'animaux. Je me suis approchée et j'ai posé la main sur son coude, dont j'ai senti la chaleur à travers les mailles de son vieux gilet élimé, couleur rouille. Un détail que j'avais relevé lors du vernissage, aussi – ses vêtements au tombé élégant semblaient à deux doigts de se désagréger. Ils n'étaient pas simplement en loques pour suivre la dernière tendance, ils donnaient réellement l'impression d'avoir atteint un stade où ils n'allaient plus pouvoir remplir très longtemps leur fonction. C'était une vertu que je respectais d'instinct : la débrouillardise. L'une des qualités que mon père, de son propre aveu, admire le plus au monde, par conséquent une qualité que je recherche.

Nous nous sommes salués en nous donnant l'accolade et j'ai senti sa maigreur sous les couches moelleuses et râpées qu'il portait. Une énergie légèrement différente de la veille émanait de lui. Toujours ce calme extrême, même si une certaine tension s'affichait sur ses traits. Je me suis demandé s'il était nerveux. Ma nervosité à moi s'expliquait surtout par le fait que nous étions sobres. Avant ce jour mes idylles avaient toutes démarré alors que j'étais soûle, le plus souvent de façon fortuite.

L'endroit était mal choisi pour un premier rendez-vous. Nous devions nous déplacer, fixer notre attention ailleurs que sur nous-mêmes. Entre deux silences nous émettions des commentaires sur les objets exposés. Nous avons discuté assez pour échanger les informations essentielles à voix basse. J'ai appris qu'il s'était installé à titre permanent à Dublin un an plus tôt, afin de se rapprocher de son père qui, malade, s'était rétabli depuis. Il venait de la banlieue de Copenhague, où il avait travaillé comme critique d'art. Ici il s'était attelé à la rédaction d'essais mais il gagnait sa vie en signant des articles et des comptes-rendus pour un magazine.

Les silences me plongeaient dans une angoisse intolérable et je craignais d'être prise à tout moment d'un fou rire. Le lieu ne m'aidait pas : c'était un vieux bâtiment, beau et sombre, mal entretenu, où les vitrines offraient parfois un spectacle hilarant alors que ce n'était pas l'effet recherché. Je m'y rendais parfois avec mes amis les lendemains de beuverie et nous nous esclaffions sans retenue devant les animaux empaillés des siècles plus tôt par une main incompétente. Mais Ciaran déambulait là, au milieu des objets exposés, sérieux comme un pape, et je me sentais bête de les trouver drôles.

Je l'ai regardé aussi longtemps que possible sans me faire repérer pendant qu'il inspectait les papillons. Je voulais être plus près de lui. Je me suis rapprochée, je l'ai attrapé par son coude élimé et j'ai demandé s'il avait envie d'aller manger un morceau.

Dehors, après avoir descendu l'escalier dans ce silence

qui n'en finissait pas, il s'est tourné vers moi pour déclarer : « Eh bien. C'était affligeant, ce musée. » Ça m'a fait rire de le voir aussi solennel, et il a ri avec moi.

Nous avons passé ensemble le reste de la journée et nous nous sommes raconté nos vies. Il m'a parlé de sa ville d'origine et m'a confié qu'il l'avait quittée sans la moindre tristesse. Je lui ai dit que j'avais lâché la fac, j'ai listé les petits boulots que j'enchaînais depuis. J'ai dit que j'écrivais, moi aussi, avec cette attitude que j'adoptais chaque fois que je faisais cette annonce : les yeux pieusement baissés, comme une sainte, regardant ailleurs, appréhendant les questions qu'on allait peut-être me poser, tout en espérant qu'on m'en pose. Avec la grande majorité des hommes je m'inquiétais pour rien. Ciaran n'a pas dérogé à cette règle. Il a hoché vivement la tête et il est passé à un autre sujet.

Le soir nous nous sommes baladés le long des quais et il est parti travailler dans son atelier. Il m'a embrassée puis il m'a tenu la tête entre les mains pour étudier mon visage avec un contentement mêlé de tendresse, et il a déclaré que nous allions nous revoir sous peu.

Alors que nous nous éloignions, lui dans sa direction, moi dans la mienne, j'ai jeté un regard par-dessus mon épaule et il a fait de même, alors je me suis senti pousser des ailes. Nous nous sommes mis à rire, je me suis retournée et j'ai piqué un sprint – portée par cette sensation puissante. J'ai couru, couru, euphorique, frappée de stupeur, en rejouant le film de son baiser, et je me suis dit que c'était la seule personne au monde que j'aurais envie d'embrasser à partir de ce moment.

Rétrospectivement, ce qui m'apparaît le plus paradoxal, c'est que rien n'était venu troubler cette journée passée en sa compagnie. Nous avions des affinités, je le trouvais charmant et vice versa, nous éprouvions une attirance mutuelle et indéniable, mais il n'y avait pas eu de révélation durant nos échanges. Cet instant que j'avais partagé avec tant d'autres avant lui, l'instant où l'on sent les pièces s'assembler, le rythme s'installer, cet instant n'avait pas eu lieu.

Je pense que même alors, prise par l'exaltation des débuts, galopant le long des quais dans le soleil couchant de cette soirée d'avril, j'en avais conscience. S'il avait de l'humour, ce qu'il pensait de moi, quels livres nous avions lus l'un et l'autre, tout cela, je m'en foutais.

Je me suis éprise de lui dès le départ et personne, ni lui ni un autre, n'aurait pu changer la donne.

7

Avant Ciaran j'ai essayé d'autres hommes, pour voir s'ils m'allaient. J'essayais beaucoup de choses à l'époque. Je me situais dans un âge intermédiaire. Je n'étais plus l'adolescente qui répondait au modèle j'ai-à-peine-l'âge-mais-je-l'ai-déjà-fait, exerçant une véritable emprise sur les hommes. Pas plus que je n'étais, beaucoup s'en faut, une adulte en pleine maîtrise de ses moyens, susceptible d'attirer un compagnon parce qu'elle est une femme autonome.

On me jugeait sympathique, séduisante mais pas du tout intimidante. J'étais d'un tempérament enjoué, de bonne composition, parfois un peu langue de vipère quoique jamais méchamment. J'avais l'apparence d'une femme, je baisais comme une femme, mais je buvais, je me droguais et je parlais comme un mec. Je pouvais ramener chez moi un grand échalas mollasson qui faisait le DJ et, le lendemain matin, nous nous retrouvions à traîner ensemble dans les rues sans que l'ambiance soit plombée par l'allusion maladroite à une idylle naissante ou à une obligation quelconque.

Une fourrure de carnaval sur le dos, nous pouvions commander un café ou une bière trop matinale en prenant des mines de conspirateurs, puis nous repartions chacun de son côté, et je recroisais le type le soir même en boîte, au bras de l'une de ces filles qui étaient à ses yeux de vraies filles, des créatures grandes et sveltes, étudiantes en art et mannequins à mi-temps. Je crois que je désirais plus que tout au monde exister pour de vrai, à leur image, mais je ne savais pas par quel moyen y parvenir, sinon en me mettant la tête à l'envers avec eux. J'avais de la valeur mais la valeur dont j'étais pourvue ne présentait aucun intérêt à mes yeux, et j'ignorais comment la troquer contre une autre.

Ma vie de fêtarde a marqué le pas. J'ai couché avec trop de mecs déjà pris, vomi dans trop de salons. De fille fun et sympa, je suis devenue la fille qui touche le fond, et au bout d'un moment je me suis dit que j'avais passé l'âge.

J'ai pris l'habitude de limiter mes fréquentations à des hommes beaucoup plus vieux que moi. Comme j'étais très paumée, ce n'était pas compliqué de débouler dans leur vie. Que je sois réellement sublime, exceptionnelle, captivante, avec eux cela entrait moins en ligne de compte. À l'échelle de l'univers j'étais toujours très jeune, plus assez cependant pour faire tourner les têtes quand je sortais en boîte. Si je les fascinais, c'était en vertu de ma jeunesse, monument qui représentait tout ce à quoi ils pensaient ne plus avoir accès.

Peu avant de rencontrer Ciaran, j'ai fait la connaissance d'un homme de ce genre à la soirée de lancement d'un livre. Un American, éditeur dans une petite maison de

poésie indépendante. Il portait un pull sans manches et des drôles de lunettes à monture épaisse, il parlait d'une voix claironnante, tonitruante, sans la moindre considération pour les autres, et c'est cette voix qui a attiré mon attention. Au lieu d'écouter les discours soporifiques il avait discuté avec un ami du début à la fin et il faisait tellement peu de cas de son environnement, j'ai trouvé cela du plus haut comique. Son ami chuchotait et tâchait de le faire baisser d'un ton, mais il n'a pas compris le message et il a continué à faire retentir son accent californien, monocorde et traînant. Nos regards se sont croisés, il m'a adressé un grand sourire et nous avons passé le reste de la soirée à boire ensemble.

Il est aussi assez fascinant de voir que des hommes au physique quelconque sont fermement convaincus, et ils n'ont pas tort, qu'ils n'ont qu'à claquer des doigts pour obtenir ce qui leur fait envie. Moi qui évaluais toujours avec une précision scientifique la beauté subjective des hommes sur lesquels j'avais des vues, j'évitais scrupuleusement ceux qui me dépassaient de cent coudées. Alors que ces individus, cette engeance qui infligeait sa tapageuse présence au monde, d'un sans-gêne assumé, n'avaient qu'à tendre le bras pour attraper ces jolies babioles chatoyantes qui passaient à leur portée. Ils ne se souciaient pas de rendre la transaction équitable, ils s'avançaient simplement vers ce qui leur avait tapé dans l'œil, un sourire timide aux lèvres, armés de la conviction que tout leur était dû, une notion qui m'était si étrangère et si enviable que j'arrivais à leur trouver un certain charme.

« J'ai comme qui dirait une copine, m'a-t-il soufflé dans la bouche après m'avoir plaquée contre un mur.

– D'accord », ai-je répondu, puis j'ai levé les yeux au plafond et je me suis remise à l'embrasser.

La première fois qu'il m'a emmenée chez lui quelques semaines plus tard, j'ai immédiatement perdu l'ascendant que je pensais exercer. Il était riche. Il vivait dans un immense appartement avec deux chambres situé sur Merrion Square, tout en étoffes veloutées, déclinant un camaïeu de beiges. Une femelle corgi qui répondait au nom de Petit Pois nous a observés depuis le canapé en clignant des yeux, ensommeillée. Ma jeunesse et ma beauté, j'y trouvais parfois largement mon compte, j'avais l'impression de posséder un pouvoir qui avait du poids dans le monde réel, mais à chaque fois l'argent venait tout gâcher.

Il m'a conduite dans la chambre à coucher, où j'ai manifesté une inhibition qui ne me ressemblait pas. Ce logement somptueux m'oppressait, ma lingerie bon marché achetée en grande surface m'a paru vulgaire. Il a fini par me déshabiller et m'a allongée sur le lit, nue, puis il s'est mis à genoux au-dessus de moi et il a enlevé mes mains, avec une patience infinie, chaque fois que je voulais cacher mon entrecuisse. Il a persévéré jusqu'à ce que j'abandonne et je suis restée étendue là, immobile, offerte à son regard. Il avait l'air au septième ciel, il me mangeait des yeux. M'explorant d'une main, il a déposé un baiser délicat sur mon front.

« Ça fait tellement longtemps que j'en ai envie. Depuis la seconde où je t'ai vue.